



*Max et les maximonstres*, ill. M. Sendak, L'École des loisirs

*Chaise ou café*, ill. B.Poncelet, Seuil jeunesse



C'est à nouveau dans le beau cadre de Crêt-Bérard, non loin de Lausanne, qu'eurent lieu les 14<sup>èmes</sup> Journées d'AROLE. Ces deux jours de formation et de rencontres s'articulaient en novembre 2005 autour du thème de la lecture des images. Adultes et enfants, nous sommes entourés, envahis d'images ; qu'en faisons-nous ? Comment les appréhendons-nous ? Comment les lisons-nous ? Quelles sont les références culturelles, mais aussi historiques, voire sociologiques que requiert une « bonne » lecture des images de notre quotidien ?

Les images ont une histoire, Annie Renonciat est venue la raconter. Maître de conférence à l'Université Paris VII, directrice du Centre d'étude de l'écriture et de l'image et membre fondateur de l'Association française de recherche sur les livres et les objets culturels de l'enfance, elle a tracé les étapes de l'évolution, mais aussi de la fonction de l'image dès son apparition et jusqu'aux années 1930. Les visées pédagogiques, le souci de scientificité, les préoccupations esthétiques, et bien entendu la découverte de nouvelles techniques sont autant de facteurs qui ont guidé la main des artistes et des éditeurs au cours des siècles. Prenant en quelque sorte le relais, Michel Defourny, Maître de conférence à l'Université de Liège, a montré les métamorphoses de l'album, et surtout les audaces dont a fait preuve l'image dès les années 1960. Sa conférence – tout comme celle d'Annie Renonciat d'ailleurs – était accompagnée de clichés qui transportaient l'auditeur-voyageur d'un côté à l'autre de l'Atlantique, puisque c'est l'ouvrage de Maurice Sendak *Max et les Maximonstres* qui en fut le point de départ : commentant cet album remarquable, Michel Defourny explique que l'enjeu de la narration ne se situe ni dans le texte, ni dans les images, mais dans une sorte d'espace intermédiaire que le lecteur va s'approprier. Les formats, les couleurs, la typographie, la composition des pages, mais aussi les goûts et les critères, tout évolue vers une même constatation : une place de plus en plus importante est accordée à un lecteur qui est aussi un constructeur de sens.

En tant que docteur en psychologie, psychanalyste et enseignant universitaire, Serge Tisseron recueille les nombreuses inquiétudes que génèrent les « nouvelles » images ; à ses yeux, certaines de ces appréhensions sont fondées, d'autres ne le sont pas. Mais ce qui est avéré, c'est que notre société est en train de produire une « nouvelle culture », et que nous, adultes, parents, médiateurs, devons désormais composer avec cela. Non seulement les images, mais aussi leurs supports

# lire les images

se sont multipliés, qu'il s'agisse d'écrans de téléphone mobile, de mini-récepteurs, etc. Partant, le contenu des images est désormais totalement imprévisible, n'importe quel témoin oculaire pouvant se transformer en relais d'images, voire en fabricant d'images. Comment les jeunes réagissent-ils au stress généré par ce qu'ils voient, mais aussi par ce qu'ils entendent ? (Serge Tisseron a beaucoup insisté sur l'importance, dans le processus de réception des images, de la « bande-son », mixage souvent diabolique d'effets sonores tous plus angoissants les uns que les autres.) Si certains se sentent confortés dans leur vision très pessimiste du monde, si d'autres, dont le monde intérieur est particulièrement dévasté, peuvent se sentir soulagés de constater que les terribles souffrances qu'ils éprouvent sont partagées, il en est une bonne partie qui vont réagir en imaginant ce qu'ils pourraient tenter de faire afin que tout aille mieux ; c'est bien sûr cette « réponse » qu'il faut à tout prix encourager.

Sous le titre « Images locales, images globales. Flux, traductions et détournements des messages iconiques dans la littérature de jeunesse contemporaine », le sociologue Jean-Louis Fabiani s'est attaché à montrer la variabilité des modes de relation au livre. Il constate, depuis les années 1950, un certain nombre de transformations qui ont pour effet de composer un paysage paradoxal. On essaie d'établir une moralisation de la lecture des images (ou comment « bien lire » les images, comment les interpréter correctement), mais très vite une nouvelle catégorie de prescripteurs parle de lecture-plaisir, de choix, de liberté. À ceci s'ajoute un impératif multiculturel : il nous faut accepter, connaître les images des autres, qui font partie désormais de notre relation à l'image. Une sociologie du rapport au livre s'est développée dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle : il s'agit de s'interroger sur l'inégale distribution, dans le monde mais aussi au sein même des sociétés dites développées, de la compétence littérale. Quels sont les effets de la scolarisation, ceux d'autres types d'offres d'images et de textes, ainsi que les changements qualitatifs au rapport au livre ? Je ne retiendrai ici qu'une conclusion, rassurante : l'internet ne menace pas le rapport au livre, son usage renforce même la pratique lectorale. Mais si le langage et l'image sont aujourd'hui l'objet d'interrogations constantes, une partie de la production actuelle rend plus difficiles les possibilités d'interprétation, de mise à distance critique ; on est confrontés à des productions qui ne se soucient plus de l'assistance

parentale, une sorte d'immoralisme de masse guette le lecteur privé de grilles d'interprétation.

Des cinq « créateurs d'images » invités, Béatrice Poncelet fut celle qui s'exprima le plus amplement sur son art ; si elle réfute la notion de « livre pour enfants » (un livre, c'est comme une conversation, on ne change pas le sujet parce qu'il y a des enfants à table, on fait juste attention aux mots qu'on choisit pour que les plus jeunes aussi comprennent), elle a une conscience très nette du type de lecture que ses ouvrages requièrent, et elle installe sciemment des indices qui permettront à l'enfant de s'approprier rapidement le livre. Un livre, à ses yeux, c'est une seule image de la première à la dernière page, image où rien n'est gratuit, tout est réfléchi, l'œil du lecteur est constamment guidé – mais personne ne doit s'en rendre compte ! Moins conceptuel, plus intuitif, Frédéric Stehr est un autodidacte qui se considère comme un « raconteur d'histoires à l'aide d'images ». Son modèle à lui (et ce n'est pas pour rien qu'il voue une grande admiration à Gabrielle Vincent) est un livre sans texte, où les images parleraient d'elles-mêmes. Il aime concevoir entièrement ses albums, mais doit bien, pour vivre, accepter d'illustrer aussi les textes des autres ; l'idéal étant lorsqu'il peut collaborer avec son frère, car tous deux partagent les mêmes références.

Si le Genevois Nicolas Robel est devenu illustrateur, graphiste et même, en créant la maison B.ü.L.b. comix, « éditeur de bande dessinée contemporaine sans but lucratif », c'est parce qu'il est tombé dans les images étant petit, avec un père professeur d'histoire de l'art... Il a longuement évoqué son parcours, ses influences, ses découvertes, et plus que de ses propres créations, il a parlé des images des autres, et de sa façon exigeante, militante, de les faire vivre au sein de la société d'aujourd'hui. Émile Bravo, avant de démontrer qu'il est aussi un conteur plein de talent, a évoqué la naissance de ses albums : il écrit et dessine en même temps, car il a besoin de sentir les expressions de ses personnages, leurs postures, et dès lors les dialogues arrivent, en réaction à ce qui vient d'être dessiné. Se demandant ce qu'il restait à écrire aujourd'hui, et comment le faire, il a trouvé une réponse : la science, les sciences sont encore des mystères à partager avec les plus jeunes, et le meilleur moyen pour le faire reste l'humour. C'est d'ailleurs à l'humour référentiel qu'il initie petits et grands avec ses deux récentes BD qui mêlent chacune plusieurs contes de la tradition, dans un grand délire joyeusement iconoclaste.

## lire les images

Petit, Rascal voulait devenir un vagabond – il estime avoir presque réussi. Lui qui se sentait étranger à l'école, parce qu'elle était « hors la vie », semble avoir trouvé dans la création d'histoires une alchimie dont il ne se lasse jamais. Travaillant, il avance « à vue », sans plan d'ensemble, surtout pas de synopsis. Les mots de Prévert, une rencontre, une maison, ou encore la poésie spontanée de son fils qui voit dans une clé à mollette la lettre F, tout, aux yeux du créateur, est matière à histoires.

Ces Journées ont rassemblé des personnalités et des points de vue divers, mais qui tous ont éclairé, à leur façon, les différentes facettes de la création et de la réception des images. L'essentiel étant peut-être de perdre sa naïveté au moment d'ouvrir un quotidien ou d'allumer la télévision, mais de conserver la capacité de s'émerveiller face à certains livres...

### Sylvie Neeman

Les Actes des 14<sup>èmes</sup> Journées d'Arole paraîtront prochainement. Pour plus de renseignements : Secrétariat de Jeunesse et Médias. AROLE, rue Saint-Étienne 4, 1005 Lausanne, Suisse.  
Tél. + 41 21 311 52 20  
arole@freesurf.ch



*La Faim des sept ours nains*, ill. E. Bravo, Seuil Jeunesse



*Le Tigre bleu*, ill. Nicolas Robel, La Joie de lire



*Calinours*, ill. F. Stehr, L'École des loisirs

## → enfance et littérature à l'école normale supérieure

Un séminaire interdisciplinaire « Enfance et Littérature » a été organisé à l'École Normale Supérieure au premier semestre de l'année universitaire 2005-2006 par Déborah Lévy-Bertherat (ENS), Anne-Marie Chartier (INRP, SHE), Mathilde Lévêque (Université de Rennes 2) et Anne-Gaëlle Weber (Université d'Artois). Cette initiative, pionnière à l'École Normale Supérieure, est née d'un intérêt croissant pour la littérature de jeunesse et son histoire auprès des étudiants de cet établissement.

Domaine de recherche plus complexe qu'on ne le pense communément, en particulier dans le milieu universitaire, le champ qui réunit l'enfance et la littérature a été envisagé, au cours de ce séminaire, selon trois axes principaux : la littérature de jeunesse proprement dite, l'histoire de l'éducation et de la lecture et les personnages d'enfants dans les œuvres littéraires.

Les séances de ce séminaire hebdomadaire ont été confiées à des spécialistes, littéraires et historiens, pour des interventions suivies d'un débat. Plusieurs approches de la littérature de jeunesse ont été proposées : Isabelle Chevrel a ainsi présenté une réflexion autour des *Bons Enfants*, sur l'« inactualité » de la Comtesse de Ségur ; Anne-Gaëlle Weber, au travers du « cas Jules Verne », a examiné en détail le genre du roman d'aventures ; Mathilde Lévêque a proposé une analyse de l'écriture pour la jeunesse en France et en Allemagne dans les années trente, en étudiant les « métamorphoses de la fiction » dans les récits de Marcel Aymé, d'Erich Kästner et de Léopold Chauveau ; au cours d'une autre séance, elle a également exposé les problèmes posés par la traduction en littérature de jeunesse ; Jean Perrot enfin, « de Charles Dickens en Baoulé », a présenté les tout derniers romans de Marie-Aude Murail.

Dans le domaine de l'histoire de l'éducation et de la lecture, trois interventions ont été proposées : Anne-Marie Chartier a analysé les « modèles de vie enfantine » proposés par les livres de lecture suivie dans l'entre-deux-guerres ; Martine Jey s'est intéressée à l'enseignement de la littérature dans les classes élémentaires et les classes de grammaire au XIX<sup>e</sup> siècle ; Christine Détrez quant à elle s'est interrogée sur la question des genres dans les lectures des adolescents, selon une approche sociologique.

Entre l'histoire et la littérature, Gilles Pécout a présenté une analyse détaillée de *Cuore* d'Edmondo de Amicis, en envisageant ce livre, fondamental dans la culture italienne, du point de vue de l'histoire politique

et de la formation de la nation. À la rencontre de l'enfance et de la littérature, selon deux optiques très différentes, l'intervention de Jacques Lebrun a été consacrée au *Télémaque* de Fénelon, tandis que Déborah Lévy-Bertherat, se plaçant « du côté des petites filles » a choisi d'étudier les personnages de petites et jeunes filles dans des récits de Henry James, Boris Pasternak, Valéry Larbaud et William Faulkner. L'image enfin n'a pas été oubliée : Ségolène Le Men et Juliette Lavie ont présenté différents types d'abécédaires, depuis les plus anciens du XIX<sup>e</sup> siècle aux abécédaires photographiques, moins célèbres, des années trente.

Ce séminaire devrait donner lieu, l'an prochain, à une journée d'étude, dont le sujet n'a pas encore été défini.

**Mathilde Lévêque**

*Petit poisson devenu grand*, ill. L. Chauveau, La Joie de lire

